

prose épique de Mathias Énard, la sensibilité presque sacrée de Françoise Sagan, la rancune lasse de Jean Genet se battent dans l'arène de son histoire littéraire déjà brillante. Kaoutar Harchi nous démontre que la révolution féminine n'est pas accomplie partout, et qu'elle peut être entreprise *via* des pages de romans aussi fluides que le son d'une mandoline. Entreprise réussie, à la lecture de ce roman qui nous laisse spleenétique.

Mounir Belhidaoui

Mikaël Hirsch, *Notre-Dame-des-Vents*, Éditions Intervalles, août 2014, 180 p., 19 €

Il est des terres mythiques : celles racontées par les siècles, violées par les hommes qui y ont enfoui leurs histoires et leurs restes ensuite, comme le fut Carthage, mais aussi celles qui restent une fable qui fait courir les hommes à leur recherche, comme l'Atlantide. Il est aussi des terres qui même à l'heure de la déconstruction, des satellites et de GoogleMaps sont des vierges hostiles, des commencements du monde, des étendues où la nature n'a jamais accueilli l'homme. Le 12 février 1772, Yves Joseph de Kerguelen offrit à la France le rêve d'un archipel de pages blanches : la France australe.

Joanne Apfel débarque à Port-aux-Français, en 1995. Elle est biologiste. Sur cette base, elle est en mission d'étude et se penche sur les conséquences du réchauffement climatique sur une espèce rare de *Brassicaceae*. C'est dans un champ de ce même chou de Kerguelen, balayé par les vents froids de l'océan Antarctique, qu'elle rencontre Alexis Rohan, ingénieur suivant du bout de l'aiguille de son antenne les ballets des satellites dans le ciel. Le chou endémique cède tous les jours un peu plus la place à ces *Pringlea* transportés par les hommes sur cette terre entièrement vierge. Dans « ce cul-de-sac lacanien de la patrie », l'homme civilisé et rationnel survit dans la nostalgie, se lie et s'aime dans le présent, se sépare en naviguant, se souvient de Notre-Dame-des-Vents, squelette de communauté

balayée par l'hostilité de la nature. Alors qu'à Moruroa, les essais nucléaires aux noms de héros mythologiques se poursuivent, Joanne et Alexis s'aiment, se séparent, s'inventent et vivent les histoires de l'Histoire. Nous sommes en 1995 et nous sommes aujourd'hui. Nous lisons le dernier roman de Mickaël Hirsch.

De *Notre-Dame-des-Vents* s'élève un chant, une mélodie mythique qui parle de l'homme et de son besoin primaire de se raconter et d'appartenir à des histoires. Le souffle de l'écriture précise et lyrique de Mikaël Hirsch balaye ce roman en miroir, lui donnant à la fois la puissance de l'ennui de l'humain face à sa condition, son réel, et celle de s'en extirper. Érudit, l'auteur sème, au gré des vents intérieurs des personnages, les références qui ont porté sans doute son écriture : de l'aventure, avec Edgar Allan Poe et ses *Aventures d'Arthur Gordon Pym* ou Jules Verne et son *Sphinx des glaces*, mais aussi René Girard, Lacan qui éclairent de leurs résonances la documentation scientifique que l'auteur a pris soin de parsemer dans son roman, comme les grands romanciers de polar américains le font.

Deux personnages, deux parties, portant chacune l'un de leurs deux noms, se répondent par leurs différences. Dans chacune des parties, en focalisation zéro, la vie intérieure de Joanne ou d'Alexis. L'une est faite des rêves qui l'ont bercée et qui l'amènent, pour échapper au réel quotidien, dans ce désert des Tartares glacé ; l'autre, aventureux par réalisme, se confronte aux faits jusqu'à les déconstruire en une fiction sublimatrice. Il y a du mensonge dans la vie rêvée de Joanne, cette même tromperie qui la fera revenir sur ses pas. Il y a de la vérité dans la simplicité factuelle d'Alexis, celle-là même qui lui fera découvrir le vraisemblable dans la fiction.

Mikaël Hirsch nous ennuie, comme Dino Buzzati, dans un premier temps, par un récit cousu des fils blancs du roman d'espionnage assaisonné de références scientifiques et d'une histoire d'amour, au milieu des choux et des vents. Puis il nous entraîne dans une quête épique de l'histoire, celle qui forge l'envie de découvrir, le besoin de connaître, celle qui fait progresser l'homme en dépit de ses attaches – ou peut-être grâce à elles. Après avoir été un récit, puis un journal

intime, c'est dans l'épilogue que *Notre-Dame-des-Vents* devient un roman. Car l'homme préfère croire ce qu'il tient pour vrai, comme l'a dit Francis Bacon, et Mikaël Hirsch tient pour vrai que, partout où l'homme met le pied, la terre vierge devient une terre d'histoires et de mémoire.

À l'heure où les zones blanches sur les cartes se raréfient, que reste-t-il aux hommes, sinon chercher en dessous d'eux, au fond de leur terre d'histoires, une raison à toutes ces vies et mémoires qui ont foulé le globe ? Quelle autre raison que la déraison d'une croyance peut mener les humains à chercher encore à se protéger du fantastique de la vie ? Comme Huxley, Lovecraft ou Jules Verne avant lui, Mikaël Hirsch répond par un roman. Niché au creux de la rentrée littéraire, *Notre-Dame-des-Vents* protège vos rêves d'enfant.

Abeline Majorel

Oriane Jeancourt Galignani, *L'Audience*, Albin Michel, août 2014, 304 p., 19 €

Le 17 août 2012, Brittini Nicole Colleps, professeur d'anglais à Kennedale, est condamnée à cinq ans de prison. Cette blonde au carré, le visage tavelé et le corps commun de ses 28 ans ayant eu trois enfants, était « le genre de fille qui aimait tout faire dans le sexe » (selon les SMS portés comme pièces à conviction lors de son procès). Femme d'un militaire posté à l'étranger, Brittini a subi les affres d'une loi n'existant nulle part ailleurs aux États-Unis que dans le très puritain Texas et qui interdit aux professeurs d'avoir des relations sexuelles avec des élèves et ce, quel que soit leur âge. Elle a été filmée, contre son gré, lors d'une orgie chez elle avec cinq de ses élèves majeurs ; sur la vidéo, la toile entière a pu reconnaître le tatouage que portait Brittini au bas du dos (<www.youtube.com/watch?v=E6p5RLDCoTQ>).

Dans son premier roman, Oriane Jeancourt Galignani « s'accord[ait] toute liberté en s'appropriant l'existence de personnalités réelles » et

cherchait sincèrement les raisons de la chute d'une femme au travers de la vie et surtout de la mort de Sylvia Plath. Elle poursuit cette quête de la voix de femmes susceptible d'éclairer notre époque en s'appropriant le cas de Brittini dans son deuxième roman, *L'Audience*. De manière académique, Oriane Galignani veut donner une voix à Debbie Aunus, clone de Brittini, pour lui faire dire à la face du monde ce qu'elle n'a pas dit, lors de son procès, de ce quotidien qui pousse une femme à l'extrême. Le roman colle au fait divers autant par sa structure que par ses péripéties. Chaque jour de procès est une partie, chacune est découpée en chapitres alternant le roman de l'audience et le roman intérieur de Debbie se remémorant les faits. Debbie qui est guidée par la chaleur dans son ventre, Debbie qui fait face à la frustration et à l'ennui par sa fuite dans le plaisir, Debbie enfoncée par le témoignage de sa mère qui l'accable de toute la force de son oedipe mal réglé, Debbie victime expiatoire de la morale puritaine de cet État où le Tea Party fait florès.

Ce que recherche Debbie, c'est l'absence, l'absence « d'un peu tout, des gens, de leurs questions, des journées qu'ils t'imposent ». Elle a envie « de blanc », et Oriane Jeancourt Galignani lui répond par son écriture banale et ankylosée. Elle pose à plat les éléments : des faits du procès aux souvenirs de Debbie, tout est offert en deux dimensions au lecteur, celle des détails qui font la qualité de l'histoire et celle de la psychologie bovaryesque du personnage, fille simple aux pensées confusément simples. Elle peine à rendre le volume de l'universalité à ce fait divers, car Debbie Aunus ne s'élève pas, ni dans son silence de résignation, ni dans sa voracité sexuelle. Debbie Aunus reste un fait divers journalistique et non une martyre romanesque des convenances. Allant jusqu'à convoquer l'Histoire en la personne de Thomas More lors de la scène du verdict, l'auteur tente de donner à la débâcle personnelle sans limite de Debbie Aunus l'exemplarité du destin d'une victime consciente d'une justice de mœurs guidée par la religion.

« C'est pas parce qu'on ne te voit pas [...] que tu es libre de tout faire », dit Debbie Aunus à son fils. Cette liberté contrainte par le